

L'art d'être étudiant

Alain Coulon est professeur de sciences de l'éducation à l'Université de Paris VIII à Saint-Denis. Ethnométhodologue, il a publié un livre sur l'entrée dans la vie universitaire, où il étudie les modalités d'affiliation du nouvel étudiant, à travers la notion de "métier d'étudiant".

Pouvez-vous me décrire ce que vous entendez par « métier d'étudiant » ?

C'est une expression métaphorique. Il ne s'agit pas d'un métier au sens où on l'entend habituellement parce qu'un métier se définit par une activité professionnelle. De plus, il s'agit d'un métier provisoire car être étudiant, c'est un statut social provisoire. Ce que je veux indiquer c'est l'idée que ce n'est pas quelque chose de naturel. On est pas évidemment étudiant. Il ne suffit pas de s'inscrire dans un établissement d'enseignement supérieur, c'est encore plus vrai de l'université, pour être étudiant. Être étudiant exige un certain nombre d'apprentissages, de savoir faire, de connaissances. C'est cet ensemble que j'ai appelé "métier". De même que dans la vie courante, on peut dire d'un plombier, d'un chauffeur d'autobus, qu'il a du métier. Un étudiant, après un certain temps, « a du métier ». Il sait mobiliser au bon moment des connaissances, des savoir-faire, etc. Ce n'est pas spontané, naturel. Cela doit faire l'objet d'un apprentissage institutionnel et intellectuel. C'est ce que j'ai appelé les processus d'affiliation.

Pouvez-vous les expliquer ?

Il est tout à fait spectaculaire de constater le nombre d'échecs et d'abandons, les taux continuant à être stables quelles que soient les réformes entreprises. Ainsi, on peut estimer qu'entre 30 et 40 % des étudiants échouent, abandonnent, ce qui est important numériquement. Symboliquement c'est différent. Ce n'est pas complètement nul de passer une année voire deux non sanctionnées par un diplôme dans une université. Cela a un effet probablement positif. L'idée d'affiliation, c'est qu'un étudiant ne peut réussir que s'il entre dans ce processus d'apprentissage du quotidien qui est de deux ordres. D'une part institutionnel, il faut apprendre les institutions universitaires, à jouer avec, à se familiariser avec. Cela concerne la "cuisine" des diplômes, des U.V., des cours, le déplacement dans l'espace, etc. Il y a beaucoup de ruptures qui sont décrites par les étudiants de première année. Ils considèrent l'université comme étant immense, même s'il s'agit d'une université minuscule. D'autre part intellectuel, processus qui n'est jamais achevé. Il consiste à pouvoir d'abord identifier, ensuite comprendre et enfin incorporer des routines et allants-de-soi qui constituent les pratiques de l'enseignement supérieur et de l'université en particulier.

Pensez-vous que l'université favorise vraiment cette affiliation institutionnelle ?

En étant optimiste, je dirais qu'on est à un tournant. Sinon, en tant que Directeur d'UFR, je constate que les étudiants sont quand même mal traités. En ce moment, début juillet, je suis sans arrêt saisi de demandes de dérogation. Si on ne les aide pas, ils seront laminés et ne pourront même pas s'inscrire. Alors j'écris à mes collègues pour aider les étudiants. Ce n'est pas normal que cela se passe comme ça. Cela devrait être un processus institutionnel clair, transparent, qui compenserait le manque d'informations. Contre cette bureaucratie là, il y a quand même des mesures qui sont prises dans les universités. Le tutorat par exemple, constitue une mesure institutionnelle efficace. Il faut bien sûr encadrer les tuteurs et faire attention à traiter cette chose comme un dispositif pré-pédagogique ou bien d'accompagnement pédagogique. Cette petite pédagogie institutionnelle par les aînés me paraît tout à fait indispensable et il est préférable que ce soit fait par des étudiants plutôt que

par des enseignants. Je suis donc assez optimiste, mais il faut travailler sur la structure et éviter les dangers permanents de la bureaucratisation.

Dans votre ouvrage, vous dites “qu’être étudiant, au-delà des cours et de l’activité intellectuelle proprement dits, implique de nouer des contacts, d’établir des dialogues, de mener des activités avec les autres étudiants (...) “. Qu’entendez-vous par mener des activités avec d’autres étudiants ?

Ce sont les activités para-universitaires : les activités culturelles, associatives, militantes. Je ne veux pas dire par là que chaque étudiant doit devenir militant d’une organisation quelconque. Être étudiant, je crois que ce n’est pas seulement aller en cours et faire du travail intellectuel. Je pense que c’est également un temps de la vie où on a envie, besoin d’avoir des activités à côté, dans la fac, mais qui ne soient pas directement « intellectuelles ». Il y a beaucoup d’activités para-universitaires qui contribuent à l’affiliation institutionnelle. On se sent d’un « même monde ». Il faut quand même avoir à l’esprit que le plus grand danger que courent les étudiants à l’université, c’est l’anonymat. Il existe une vraie différence avec le secondaire où les élèves sont pris en charge par les enseignants, alors qu’à l’université, cela ressemble davantage à une fausse liberté. C’est le temps de l’anonymat où personne ne vous connaît. Vous êtes souvent seul. Il est donc important de multiplier les contacts, d’être pris dans des réseaux. C’est le sens initial du concept de transversalité chez Félix Guattari : l’idée que le sujet, premièrement, est pris dans un réseau d’appartenances, de références, qui fait qu’il n’est pas seul, deuxièmement, qu’il est toujours en position de s’exprimer, et troisièmement, que personne n’est en mesure de prétendre totaliser l’information.

Vous parlez également du fait qu’il est important que les étudiants restent après les cours, qu’ils ne soient pas simplement de passage à l’université. Est ce lié à ces activités ?

Complètement. S’il peut, à 18 heures, aller de temps en temps au ciné-club ou faire autre chose, avoir une activité non obligatoire. Il est positif que l’université ou les maisons de l’étudiant proposent et gèrent diverses activités. Néanmoins, l’université ne doit pas pour autant se transformer en Maison de la culture. Ce n’est pas sa vocation.

Certains étudiants témoignent cependant d’une réaction négative de leurs enseignants quant à leurs activités associatives ou militantes par exemple, considérant qu’elles nuisent à leurs études. Qu’en pensez-vous ?

Je pense le contraire. Encore une fois, il ne s’agit pas de remplacer les activités universitaires par des activités para-universitaires. Il faut cependant savoir si l’on veut que les universités soient des lieux de vie ou si l’on veut que ce soient des usines à savoir, où l’on vient aspirer dans le tube de la sociologie, du droit, et une fois qu’on a bien aspiré, on s’en va chez soi réviser ses leçons. Si c’est ce que l’on veut alors l’université va devenir de plus en plus sinistre, ce qui est déjà le cas dans certains endroits. Il faut conserver la mission première de l’université qui est la transmission des connaissances, la recherche, tout en s’attachant à en faire des lieux de vie, des lieux où l’on aime être en développant ces activités.

D’autres étudiants se laissent également piéger par leurs activités associatives et militantes jusqu’à en oublier leurs études, et le justifient en disant qu’ils ne sont pas bien à l’université, qu’ils ne sont pas satisfaits par leurs études, que cela soit lié à un problème d’orientation ou pédagogique. Pensez-vous que cela soit symptomatique de la difficulté de devenir étudiant ?

Je n’ai pas connu ce type d’étudiant. Je pense plutôt que les militants associatifs et syndicaux le sont avant d’entrer à l’université, même s’ils ne savent pas encore. Concernant le rapport aux études, je pense que cela dépend des disciplines. Je ne suis pas sûr que les activités para-universitaires soient d’un grand secours dans les études, si ce n’est la fonction sociétale qu’elles remplissent.

Comment ces activités peuvent-elles être intégrées par l'université dans son fonctionnement ?

J'ai parlé tout à l'heure des Maisons de l'étudiant. Il peut y avoir d'autres structures. A Paris 8, on a créé l'Action Culturelle Artistique qui propose des activités intéressantes. Je pense qu'il faut aussi favoriser la domiciliation d'associations mais c'est parfois délicat idéologiquement et financièrement. Et puis favoriser le plus possible tout ce que les étudiants peuvent faire, leurs projets. Souvent, il ne faut pas grand chose : une salle, du matériel...

Considérez-vous globalement que ces activités associatives, syndicales, culturelles, sont constitutives du métier de l'étudiant, qu'elles devraient l'être, ou qu'elles sont un plus extérieur à cette définition ?

On ne peut pas dire qu'elles soient constitutives du métier de l'étudiant. Ce qui constitue le métier de l'étudiant, ce sont les opérations intellectuelles. Il faut faire attention au danger de remplacer la vocation première de l'université, la transmission des connaissances, par des activités qui feraient croire que l'université c'est ça. J'ai décrit qu'elles sont une condition possible pour aider à l'affiliation, de manière à ce qu'on ne transforme par les étudiants en des consommateurs, ce qu'il sont déjà beaucoup trop. Ce sont des accompagnants qui favorisent l'affiliation institutionnelle. Par contre, l'affiliation intellectuelle, c'est autre chose. Il faut entrer dans le monde des idées, réussir à prendre conscience que l'on est là pour ça même si on est dans une filière professionnelle. Je dis souvent aux étudiants qu'ils n'ont que trois choses à faire : lire, écrire et penser. Mais la vie d'étudiant, ce n'est pas la vie tout court. Il y a bien évidemment plein de choses à faire à côté, simultanément. L'instrument le plus efficace, le plus utile pour favoriser l'affiliation intellectuelle, est de développer des enseignements de méthodologie du travail intellectuel et de recherche documentaire. Cela permet aux étudiants de comprendre comment se classent les idées, s'ordonnent les disciplines.

Pensez-vous que l'on puisse déduire de l'exercice de métier d'étudiant l'existence d'un groupe social étudiant ?

J'hésiterais à dire que c'est un groupe social. L'évolution démographique, puisque aujourd'hui, il y a une personne sur deux d'une même classe d'âge qui est étudiante, peut faire croire que c'est un groupe social. Je pense cependant qu'on est loin du compte. Il y a peut être des critères de consommation, des activités culturelles, des activités économiques communes. En ce sens, cela tend à le devenir. En fait, tout dépend de la visée politique qu'on a. S'il existe un groupe social étudiant, doit-on lui réserver un traitement particulier ? Citons par exemple les chômeurs. Constituent-ils un groupe social ? Le tout est de savoir s'il y a plus de caractéristiques qui les éloignent ou qui les unissent.

Propos recueillis par Valérie Becquet

Coulon Alain —

Le métier d'étudiant — l'entrée dans la vie universitaire —

Coll. Politique d'aujourd'hui PUF,